

De la pyramide au labyrinthe

Mathieu Bélisle

Number 66, Fall 2016

À quoi sert la fiction ?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83759ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélisle, M. (2016). De la pyramide au labyrinthe. *L'Inconvénient*, (66), 8–12.

DE LA PYRAMIDE AU LABYRINTHE

Mathieu Bélisle

À quoi sert la fiction ? À cette question, les deux grands philosophes Platon et Aristote proposent des réponses contrastées. Le mépris de Platon pour la fiction et l'art en général est bien connu. Pour lui, la fiction telle que conçue et pratiquée par les écrivains de son temps est une dérobade, elle nous détourne du réel et du vrai en nous faisant entrer dans le monde du mensonge et des faux-semblants. Elle n'est pas seulement une perte de temps, elle représente un danger, dans la mesure où elle nous maintient dans l'illusion, nous encourage à prendre nos désirs pour des réalités, à succomber à tous les bovarysmes. J'ai des amis qui pensent exactement comme Platon : ils ne lisent que des essais et des études « sérieuses », les romans les ennui, ils n'y voient, au mieux, qu'un divertissement de luxe dont ils s'accordent le rare privilège avant de retourner aux « vraies affaires ». Aristote a une position bien plus favorable, lui qui consacre à l'étude des grandes formes littéraires sa célèbre *Poétique*. Dans cette œuvre majeure, dont les principaux développements concernent la tragédie (la partie touchant la comédie a vraisemblablement été perdue : durant l'Antiquité plusieurs faux ont circulé ; et dans *Le nom de la rose*, le regretté Umberto Eco fait de la découverte du chapitre de la *Poétique* consacré à la comédie l'un des principaux ressorts de l'action), Aristote montre que la fiction n'est pas un danger, qu'elle est plutôt un mode de connaissance et de représentation, un moyen de comprendre le vrai, de lui donner par la mimesis une forme

« Il se rêva cheminant émerveillé dans un labyrinthe dont les infinies ramifications s'avançaient dans la noire résistance de la terre [...]. Des initiés garderaient à jamais dans ces abîmes les secrets de la vraie vie, pendant que des humains, de générations en générations, de siècles en siècles, de millénaires en millénaires, du singe au robot, auraient sur la surface l'illusion de vivre. »

Claude Mathieu, *La mort exquise* (1965)

intelligible. Pour le philosophe, la fiction a aussi une fonction didactique : elle présente des problèmes, elle propose des vies exemplaires (et des contre-exemples) face auxquels chacun est invité à prendre position, par exemple à l'occasion de délibérations entre citoyens après la représentation d'une tragédie, en jugeant de l'attitude et des mérites de chacun des personnages, en pesant le pour et le contre de leurs décisions, etc. Enfin, la fiction a une fonction purgative, dans la mesure où elle permet au spectateur de vivre par procuration les passions qui l'habitent, de se libérer par la catharsis de ses pulsions mauvaises.

Selon les époques, c'est la vision de Platon ou d'Aristote qui a dominé, les arguments de l'un ou de l'autre servant à combattre ou à légitimer les formes de fiction qui avaient cours. Vers la fin du Moyen Âge, l'Église s'est appuyée sur une conception platonicienne de la fiction pour combattre l'influence de la comédie, qui donnait lieu à des excès qu'elle jugeait condamnables. Les mêmes arguments ont joué dans le combat des Jésuites contre le roman au début du 18^e siècle, un genre littéraire qu'ils jugeaient indigne et frivole et qui avait pour grand défaut d'encourager la lecture (et le plaisir) solitaire... Et il est clair que ceux qui aujourd'hui dénoncent la place grandissante occupée par les jeux vidéo, en particulier les jeux violents, se posent en héritiers de Platon : pour eux,

le danger est que le joueur en vienne à reproduire les comportements violents de ses avatars dans le monde réel. Ce à quoi les tenants de la conception aristotélicienne rétorquent que les jeux vidéo servent au contraire de défolement, qu'ils empêchent le passage à l'acte, bref qu'ils contribuent à l'apaisement des tensions plutôt qu'à leur exacerbation. Aristote fournit aussi des arguments à ceux qui voient dans la fiction un lieu privilégié de transmission de la culture. Je pense aux romans de chevalerie, écrits par des clercs, qui enseignent aux jeunes nobles les valeurs de l'honneur et de la fidélité. Je songe au mouvement de la préciosité qui, vers le milieu du 17^e siècle, donne au roman une légitimité nouvelle en proposant des destins exemplaires, capables d'élever l'âme et de polir les manières. C'est à cette époque que l'évêque Pierre-Daniel Huet, dans son *Traité des romans* (1671), montre que la fiction est un moyen extraordinairement efficace pour éduquer, car elle permet d'instruire en divertissant (on trouve la même formule chez Jean de La Fontaine), d'inculquer aux lecteurs, sans même qu'ils s'en rendent compte, le sens du bien, du beau et du vrai.

Et c'est encore ce que nous mettons de l'avant quand nous enseignons aujourd'hui la littérature ou lisons à nos enfants des histoires à l'heure du coucher. Bien sûr, les valeurs et les idéaux ont changé, le sens du bien et du vrai n'est plus le même (pour autant que nous en ayons encore une idée claire), et pourtant nous ne continuons pas moins de penser que la fréquentation des œuvres de fiction peut contribuer au développement intégral des personnes, qu'elle permet – et je cite le programme que je suis chargé d'appliquer au collège où j'enseigne – « de stimuler l'imagination, d'aiguiser la sensibilité et d'élargir les connaissances culturelles ». Quand en classe je raconte la grande aventure du roman occidental en tant qu'histoire de l'affirmation du sujet individuel, quand je dis que tout roman commence à partir du moment où l'individu donne priorité à sa conscience et à ses désirs au détriment des valeurs du groupe dont il est issu, je ne me contente pas de décrire des faits : je transmets une vision de la culture où celle-ci représente un moyen d'épanouissement et d'affranchissement. Et je m'émerveille toujours du fait que nous puissions, pendant des heures, réfléchir et débattre le plus sérieusement du monde à propos de personnages qui n'existent pas et qui, pourtant, deviennent par la magie du verbe de véritables compagnons dont je sais, pour l'avoir maintes fois observé, qu'ils exercent sur les étudiants une influence considérable.

La conception d'Aristote est donc la plus commode, la plus « habitable » aussi, dans la mesure où elle correspond à l'usage que nous faisons des fictions, aux valeurs dont nous les avons investies. Et pourtant, il faut bien admettre que cette conception ne recouvre pas l'ensemble des virtualités de la fiction, qu'elle ne dit pas tout sur sa nature, dans la mesure où elle la considère essentiellement comme un moyen, un instrument placé au service de la morale et du développement des individus. On reconnaît là l'irrépressible besoin d'Aristote de tout domestiquer, de quadriller le réel en assignant à chaque phénomène, à chaque être, à chaque objet la catégorie et le rôle qui lui conviennent. Cette conception utilitariste

révèle le parti pris du philosophe suivant lequel la fiction vaut pour autant qu'elle soit placée en position de secondarité. Vis-à-vis de la morale, du beau, du vrai, de la bonne marche de la Cité, mais aussi, plus fondamentalement, vis-à-vis de la réalité elle-même, dont elle n'est jamais plus que le reflet. Par la notion de mimesis, Aristote place en effet la fiction dans une relation de stricte dépendance, qui fait des écrivains et des artistes des imitateurs plutôt que des créateurs, en vertu du pouvoir que la modernité leur a conféré.

La conception d'Aristote, en dépit des manques que nous lui attribuons, n'est pas dépourvue de sagesse. Elle impose aux écrivains et aux artistes une modestie de principe et rappelle les limites de notre humanité. Elle montre que quoi qu'ils fassent, aussi belles et fortes et séduisantes que soient leurs œuvres, aussi formidables que soient leurs ambitions (faire concurrence à l'état civil, imaginer un monde parfait, écrire le livre de toute l'humanité), elles ne sont pas la réalité et ne pourront jamais s'y substituer. Quelque chose existe en dehors d'elles et qui les précède, quelque chose qui leur résistera toujours : c'est le monde réel, tel qu'il est et non pas tel que nous voudrions qu'il soit. Bref, la conception aristotélicienne rappelle que nous ne sommes pas des dieux, que nous créons toujours à partir de matériaux existants (et non pas ex nihilo), et que ce que nous inventons ne sera jamais plus qu'une variante ou une possibilité tirée d'un modèle. Leibniz propose dans sa *Théodicée* (1710) une allégorie qui illustre bien les rapports hiérarchiques qu'entretiennent la réalité et la fiction suivant la pensée classique. Le philosophe imagine une pyramide : il place la réalité – c'est-à-dire les faits tels qu'ils se produisent – au sommet, dans une chambre royale qui domine toutes les autres chambres de l'édifice. Toutes les fictions (qui sont des possibilités irréalisées, des variantes de la réalité) se trouvent dans des chambres situées dans les étages inférieurs : plus les chambres occupées sont proches du sommet, plus leur degré de vraisemblance et de conformité à la réalité est élevé ; plus elles s'éloignent du sommet (et se rapprochent de la base), plus leur degré d'in vraisemblance (et donc de non-conformité à la réalité) est élevé. Mais quoi qu'il en soit de leur valeur et de leurs mérites, aucune des fictions n'est aussi vraie, aussi forte, aussi juste que la réalité effective, que Leibniz définit comme le « meilleur des mondes », dont elles peuvent s'approcher sans jamais se confondre avec lui. L'allégorie de la pyramide permet de réaffirmer la domination de la réalité sur la fiction, de montrer que ce qui se produit est toujours préférable à ce qui aurait pu se produire, bref que la réalité est ontologiquement supérieure dans la mesure où elle marque l'accomplissement d'une volonté divine.

•

Il est clair qu'une telle hiérarchisation, exprimée par la pyramide de Leibniz et à laquelle Platon et Aristote sous-craient sans difficulté, ne cherche pas seulement à préserver l'ordre transcendant, mais aussi – et peut-être avant tout – à maintenir intact l'édifice de la rationalité. Le parti pris utilitariste d'Aristote et le rejet brutal de Platon traduisent en vérité une même préoccupation : tous deux ont compris que

la fiction ne pouvait pas, ne devait pas rivaliser avec la réalité, sans quoi c'est l'équilibre même du monde, tel que nous le concevons par les moyens de la raison, qui se trouverait bouleversé, qu'il fallait affirmer la préséance de la réalité sur la fiction, qu'une réalité dominée par la fiction – ou seulement contaminée par elle – risquait à tout moment de devenir une *réalité folle*.

Or c'est bien au bouleversement de la hiérarchie établie par la philosophie classique que nous assistons aujourd'hui. La fiction n'est plus pour nous cette petite chose gentille qui accepte sans rechigner son statut d'éternelle seconde, qui consent de bon gré à habiter les étages inférieurs de la pyramide, sous la coupe de la réalité toute-puissante. Nous savons que la réalité et la fiction n'habitent plus des étages séparés, qu'en vérité elles cohabitent l'une avec l'autre, à tous les étages, au point où il n'est pas rare qu'on les confonde. Il est vrai que dans l'usage nous continuons de marquer la différence entre les deux, et que nous éprouvons toujours dans notre être la nécessité pratique de maintenir cette différence, ne serait-ce que pour préserver notre intégrité et mener une vie « efficace ». Mais nous savons bien que les choses sont un peu plus compliquées, que pour rendre compte fidèlement des rapports entre la fiction et la réalité il est devenu difficile d'évoquer une hiérarchie ou une frontière, que des notions telles que continuum, contamination, brouillage et auto-engendrement, aussi insatisfaisantes qu'elles soient (à cause du flou qu'elles encouragent), semblent plus appropriées pour rendre compte de l'état de la situation. C'est à se demander si la pyramide tient encore debout. Quand je lis Borges, Cortázar ou Claude Mathieu, formidable écrivain québécois que

les années 1960 ont totalement ignoré (il faut absolument lire *La mort exquise*, recueil de nouvelles exceptionnel), quand je vois de quelle manière neuve et étonnante ils ont rendu compte des rapports entre la réalité et la fiction, j'ai l'impression que la pyramide s'est complètement affaissée, que les immenses blocs qui la composaient se sont déposés sur le sol, jusqu'à former un labyrinthe s'étendant à perte de vue, et même « un labyrinthe de labyrinthes », pour reprendre à Borges une formule du « Jardin aux sentiers qui bifurquent ». Aussi ce n'est pas un hasard si, aujourd'hui, dans la pensée philosophique, la notion de possibilité a supplanté celle de fiction, car la possibilité est le lieu par excellence où la réalité et la fiction tout à la fois se réunissent et s'accomplissent, où elles correspondent à la somme sans cesse recalculée, sans cesse rejouée, des chemins qui s'ouvrent et se referment. Des films de science-fiction – je pense entre autres à *Existenz* de David Cronenberg, à *The Matrix* des Wachowski, à *Inception* et *Interstellar* de Christopher Nolan – ont tenté d'envisager certaines des conséquences les plus spectaculaires d'un tel effondrement.

Mais ce bouleversement ne se vit pas seulement dans les voyages intergalactiques et les grandes chevauchées virtuelles, il se vit aussi au quotidien, dans les activités les plus ordinaires. Parmi les nombreux phénomènes auxquels il faudrait s'intéresser pour rendre compte de l'ampleur de la transformation, j'en retiendrai trois : 1) notre recours de plus en plus fréquent aux fictions dans la conduite de nos vies ; 2) la place grandissante occupée par le jeu ; 3) notre conception singulière de la mémoire.

Comment pouvons-nous en arriver à dire, en face de situations inédites, que la réalité imite la fiction ou qu'elle dépasse la fiction, qu'elle est *stranger than fiction* – comme si, désormais, c'était la fiction qui servait de modèle ou d'étalon, et non la réalité ? Il faut d'abord considérer l'extraordinaire réservoir de fictions dont nous avons hérité. Au fil des siècles, la culture occidentale a accumulé un nombre incalculable de fictions, dans toutes les langues et toutes les traditions, des fictions qui ont engendré d'autres fictions jusqu'à former des réseaux, et dont les supports et les moyens de transmission n'ont cessé de se multiplier, depuis l'invention du livre jusqu'au développement des dispositifs audiovisuels et numériques. Chaque fois qu'une nouvelle forme, un nouveau support, un nouveau dispositif est apparu, nous avons été prompts à proclamer la disparition de ceux qui l'avaient précédé. Plusieurs ont ainsi pensé que l'apparition du cinéma entraînerait la disparition de la littérature, la télévision la fin du théâtre, les séries télé la fin du cinéma, et plus généralement que l'essor du numérique condamnerait à la désuétude toute une série de formes et supports plus anciens. Or ce qui frappe, c'est à quel point toutes ces formes, tous ces supports, tous ces dispositifs parviennent à cohabiter. Sauf exception, nous assistons non pas à la disparition d'une forme ou d'une technologie au profit d'une autre, mais à leur accumulation, avec pour conséquence que les modes de production et de diffusion de la fiction ne cessent de se multiplier. Il n'est d'ailleurs probablement aucune civilisation dans l'Histoire qui ait produit autant de fictions que la nôtre.

JOIGNEZ LE DÉLICE À L'AGRÉABLE

TAZA FLORES

APÉROS À 5\$*
ENTRE 16h ET 19h

MENU FIN DE SOIRÉE À 25\$
DÈS 22h
*en semaine

BAR TAPAS

5375 AV. DU PARC (coin St-Viateur) 514.274.5516 TAZAFLORES.COM

Et si la production va sans cesse croissant, c'est bien parce qu'il faut répondre à une demande. C'est le paradoxe d'une époque dominée par la raison instrumentale que de manifester en même temps un appétit immodéré pour les fictions, d'où qu'elles viennent et quelles qu'elles soient. Cela tient sans doute au fait que le répertoire que les individus mobilisent dans la construction de leur identité et dans la conduite de leur vie est de plus en plus souvent composé d'images et d'exemples tirés des univers fictifs qu'ils fréquentent, et

que le jeu ou la partie constitue un événement auquel des joueurs prennent part avec toute l'application et le sérieux qui conviennent. Pas tout à fait réel, par ailleurs, parce que le jeu se présente toujours, dans sa forme, dans ses règles et dans le langage qu'il mobilise, comme la transposition non sérieuse d'une situation sérieuse – et parfois même tragique : nous jouons à la guerre, nous partons à la conquête du monde, nous cherchons à survivre à toutes les épreuves. Voilà ce qu'il y a de plus étrange dans le jeu : il se présente comme délesté

Le parti pris utilitariste d'Aristote et le rejet brutal de Platon traduisent en vérité une même préoccupation : tous deux ont compris que la fiction ne pouvait pas, ne devait pas rivaliser avec la réalité, sans quoi c'est l'équilibre même du monde qui se trouverait bouleversé.

connaissent parfois mieux que l'univers réel. De manière consciente ou inconsciente, nous nous définissons de plus en plus en fonction de récits et de personnages inventés, qu'ils viennent du cinéma, des séries télé, des romans, du théâtre ou même de la publicité, nous tirons de la fréquentation assidue de ces arts des maximes, des phrases marquantes, sérieuses ou comiques, des exemples et des problèmes en fonction desquels nous nous situons, des désirs qui nous inspirent et que nous imitons (y compris jusque dans notre sexualité, de plus en plus nourrie de pornographie, sorte de fiction redoublée en ce qu'elle assume et annonce à tout moment sa nature fictive) ; à vrai dire ce ne sont pas tant les fictions qui reflètent ce que nous sommes que nous, personnes réelles, qui reflétons les fictions que nous fréquentons. Le développement des médias sociaux ne fait que confirmer cette vérité : chacun aura compris que les innombrables témoignages publiés sur Facebook sont bien souvent l'équivalent de petites « autofictions », que dans les tranches de vie que nous partageons nous arrangeons toujours un peu la réalité, nous retenons certains détails et en écartons d'autres, nous embellissons (et parfois enlaidissons) les faits, très souvent même nous obéissons, par le style et le ton employés, aux règles implicites du genre littéraire du statut facebookien qui encourage la familiarité, l'emploi d'une langue relâchée, et ainsi de suite.

Je suis également frappé par la place grandissante qu'occupe le jeu dans nos vies et dans la société, et que l'on peut interpréter comme la réalisation d'une des promesses de la fameuse société des loisirs dont on célébrait jadis la venue. Cela tient sans doute en partie au fait que l'enfance et l'adolescence, les périodes de la vie où il est permis de jouer, se prolongent aujourd'hui bien au-delà des limites que nous leur assignions il y a seulement un demi-siècle. Mais cela tient aussi au statut particulier du jeu, à sa puissance de séduction, qui nous donne le sentiment de nous trouver dans cet espace si confortable de l'entre-deux, ni tout à fait fictif ni tout à fait réel. Pas tout à fait fictif, parce que nous jouons vraiment,

du poids de la réalité, le monde qu'il déploie nous paraît toujours plus léger que le nôtre, c'est un monde où les actions entraînent des conséquences plus ou moins fictives (un ballon entre dans un but, une tour abat un fou). Et en même temps tout ce qui s'y déroule revêt un caractère absolu, parce que nous nous trouvons dans un univers clos, dont les limites sont infranchissables et les règles incontestables.

Il faudrait parler des jeux de société, toujours plus nombreux et variés, des jeux vidéo, auxquels la plupart des jeunes adultes consacrent une part considérable de leur temps (j'ai des étudiants qui jouent pratiquement tout le temps, qui confient à d'autres « amis » ou avatars le soin de veiller sur leurs affaires quand ils doivent s'absenter du monde virtuel). Mais je songe d'abord à l'essor extraordinaire du sport professionnel, une forme de jeu organisé dont on peut dire qu'elle occupe aujourd'hui dans l'espace public une place inouïe. À maints égards, le sport professionnel s'est substitué dans l'imaginaire collectif à la guerre, dont il offre une mise en fiction, une mise en fiction *apaisée*, avec son lot de stratégies, offensives et défensives, avec son langage qui parle d'incursion en territoire ennemi, de brèche dans les défenses, de résistance à une attaque, de feu nourri, de retraite et de changement de tactique, et j'en passe. Il y a longtemps que les sportifs des grandes ligues professionnelles ont remplacé les militaires dans la faveur du public, même si, en vérité, la guerre, la vraie, a toujours lieu, qu'elle est soutenue par des intérêts puissants, qu'elle fait des victimes partout sur le globe. Mais il faut bien voir que la guerre est de plus en plus irreprésentable, que sans être fictive, puisqu'elle continue de générer des dépenses considérables et de faire des dégâts tout aussi considérables, elle nous apparaît de plus en plus comme irréelle, située dans les marges de la réalité que nous habitons (et c'est pourquoi les attaques terroristes, irruptions brutales et insensées de la guerre, constituent la grande hantise de notre temps), alors que le sport professionnel (ou si l'on préfère : la guerre comme jeu, ou le jeu comme mise en fiction

de la guerre) est, lui, de plus en plus réel, qu'il « pèse » de plus en plus lourd avec ses retombées et ses images de marque, ses budgets colossaux et son industrie à la croissance irrésistible, ses fêtes somptueuses et ses héros élevés au rang de demi-dieux.

Enfin, j'aimerais rappeler la conception singulière que nous avons de la mémoire. Plus personne ne conçoit la mémoire comme cette faculté infailible qui a le pouvoir de maintenir les souvenirs intacts, tels ceux qu'on trouve dans les innombrables salles du palais de la mémoire imaginé par saint Augustin dans ses *Confessions*. La mémoire est faillible, c'est « une faculté qui oublie », nous le savons ; la remémoration, en dépit de tous les efforts que nous faisons pour qu'elle soit fidèle aux faits, implique une part de distorsion et même d'imagination. C'est particulièrement vrai de la nostalgie, où les souvenirs font l'objet d'une idéalisation, mais c'est le cas aussi de tout ce que nous rappelons à notre pensée : tous nos souvenirs accueillent une part d'illusion et d'invention, ne serait-ce que dans la manière dont nous comblons les « trous » et créons de la cohérence là où il n'y en a pas toujours. Or la mémoire est une disposition essentielle, c'est par son filtre que nous faisons passer les faits qui trouvent leur place dans le récit de notre vie. Les choses n'existent pas vraiment, ne sont pas réelles, ou plutôt : elles n'acquièrent pas tout leur poids de réalité à moins d'avoir été ramenées à la vie par la mémoire. C'est une grande idée que je dois à Dominique Garand (voir son dialogue avec Éric Bédard dans le présent dossier), une idée qu'il a lui-même empruntée à Kierkegaard, celle de la reprise : « Quand on dit que la vie est une reprise, c'est dire que l'existence qui a existé voit maintenant le jour. » Et Garand de reformuler ainsi la phrase de Kierkegaard : « Ce qu'on vit n'est pas réellement vécu aussi longtemps que ça n'a pas été rejoué, *repris*. »

Ce que la notion de reprise suggère, c'est que ce que nous vivons, disons ou pensons n'a pas de réalité tant qu'il n'a pas fait l'objet d'une saisie consciente, le plus souvent réalisée a posteriori, quand nous repensons à ce qui s'est produit, que nous remontons le fil des événements et nous racontons à nous-mêmes ce que nous avons vécu et qui, soudain, par la magie de la conscience et de la parole, prend vie, devient la réalité. Or, je le répète, il entre dans cet effort d'appropriation et de remémoration une part de fiction, qui tient aussi bien aux ressources auxquelles nous recourons pour raconter (la plupart des modèles de récit relèvent des arts de la fiction, même les historiens qui ont le devoir de « coller aux faits » le reconnaissent) qu'aux défauts du souvenir que nous comblons souvent sans même nous en rendre compte. C'est pourquoi très fréquemment les enquêteurs dans une affaire criminelle ne jugent pas de la véracité des faits, dont ils n'ont parfois pas la moindre idée, mais de la crédibilité des récits, de leur degré de cohérence et de vraisemblance. Autrement dit, les choses n'existent pleinement qu'à partir du moment où elles sont rappelées à la mémoire et racontées, c'est-à-dire plus ou moins mises en fiction. L'idée de reprise nous invite à reconnaître que nous voyons rarement les choses telles qu'elles sont, dans un contact direct et immédiat, sans préjugés ni constructions préalables, sans une image qui se surimpose

et nous fait voir (ou revoir) une réalité réarrangée, plus ou moins « traitée » ; que la réalité dans laquelle nous évoluons doit toujours, de quelque manière, passer par le filtre d'une mémoire imparfaite.

La conception de la fiction qui domine aujourd'hui, et dont j'ai tenté de rendre compte, peut paraître bien légère, irresponsable même, quand on la compare à celle d'Aristote ou de Leibniz. Mais peut-être procède-t-elle en vérité d'un réalisme inquiet, de quelque chose qui a à voir avec une sensibilité baroque qui marque l'époque, née de l'expérience de l'inconstance du monde, un monde fait de faux-fuyants et d'ombres, un monde où les frontières ne sont pas données d'avance, où rien n'est jamais ni parfaitement vrai ni parfaitement réel, un monde où la réalité, plutôt que de se donner à voir dans sa toute-puissance triomphante, au sommet de la pyramide, se trouve partout et nulle part, se dérobe quand on la cherche et se révèle à nous quand on ne l'attendait plus. ■

le port
de tête librairie



www.leportdetete.com

514.678.9566

262, avenue du Mont-Royal Est, Montréal